L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureau : 323 rue des Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 4 octobre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	82	25
Midi.....	82	25
3 P. M.....	86	27
6 P. M.....	88	28

L'Etna en fureur.

On lira avec intérêt, au sujet de l'éruption de l'Etna dont nous avons déjà longuement parlé, la correspondance d'un témoin oculaire :

L'Etna continue à vomir, par soixante-dix neuf bouches, des torrents de lave enflammée qui, à certains endroits, forment de véritables fleuves brûlant, emportant, détruisant tout sur leur passage. C'est une véritable catastrophe, qui ne laissera derrière elle que ruine et désolation. Toute la population de l'île semble pétrifiée d'effroi. On vit des heures d'angoisse, des minutes d'affolement, dans la crainte incessante d'un tremblement de terre qui viendra s'ajouter à l'éruption. Des nuages de cendre épais, lourds, crèvent sur Catane et tapissent les rues d'un linceul grisâtre.

On entend à chaque instant des grondements sinistres et des détonations aussi fortes que des coups de canon. Du cratère central s'échappe une fumée noire, asphyxiante, en même temps qu'une prodigieuse quantité de cendres et de pierres. Autour de l'Observatoire, la hauteur de la cendre dépasse trente centimètres. Les riches vignobles situés autour de l'Etna sont anéantis, les habitations détruites, les magnifiques châtaigneraies complètement ravagées. La lave avance rapidement. A l'heure où je vous écris ces lignes, elle a déjà parcouru près de quinze kilomètres, coupant la grande route provinciale et la ligne du chemin de fer. Les paysans s'enfuient dans toutes les directions.

Rien de lamentable comme l'exode de ces pauvres gens, misérablement vêtus, hommes, femmes, vieillards, enfants, conduisant quelques maigres troupeaux et ne sachant où diriger leurs pas. L'essentiel, c'est de fuir, de s'en aller loin de ce lieu d'épouvante et de mort.

La nuit, le spectacle est grandiose, en même temps que terrifiant. Une lueur sanglante zèbre les nuages de fumée qui obscurcissent le ciel, puis c'est une immense flambée qui incendie la voûte céleste, tandis qu'une pluie d'étincelles monte dans l'air surchauffé, irrespirable presque. Il est malheureusement à prévoir que de nouveaux cratères vont s'ouvrir et que l'éruption ira en s'accentuant. Des indices significatifs semblent, en effet, l'indiquer. Car la montagne est secouée tout entière, des craquements se font entendre un peu partout, de larges fissures, des crevasses de dix à quinze centimètres de largeur s'ouvrent sur les flancs du mont. Au dire des savants, l'éruption ne fait que commencer. La phase active du phénomène n'est pas encore atteinte. A moins d'un miracle, de grands et terribles malheurs sont à redouter. En attendant, hélas ! la masse incandescente anéantit tout sur son chemin. A son approche, les arbres se dessèchent, se tordent, fument, éclatent et brûlent comme une tige de paille. C'est ainsi que des milliers de pins, de chênes, de châtaigniers sauvages des forêts de Linguaglossa et de Castiglione ont été dévorés en quelques minutes. Par une sorte de hasard providentiel, le Linguaglossa, la localité la plus voisine du volcan, est pour le moment indemne. Mais tous ses habitants se sont enfuis.

Les Causes de la Crise financière allemande.

Une Opinion Autorisée.

La crise grave que vient de subir la Bourse de Berlin n'a pas été étudiée dans ses causes principales. Aussi nous a-t-il paru intéressant d'avoir, sur ce sujet éminemment actuel, puisqu'il est le corollaire du conflit diplomatique franco-allemand, l'opinion d'une personnalité autorisée en matière financière.

C'est cette opinion que nous rapportons telle qu'elle nous a été exprimée :

"La Bourse de Berlin, au point de vue spéculatif, est soumise à un régime peu libéral. Grâce à ce régime, son importance, si grande autrefois, a considérablement diminué, et on peut même affirmer que le marché berlinois arrive, en Europe, en quatrième ou cinquième ligne. Ses intermédiaires, dès qu'un mouvement d'une certaine ampleur se prononce, demandent des "marges" à leur clientèle et liquident impitoyablement tous les retardataires, quelle que soit l'excellence de leur crédit.

"Vous comprenez facilement ce qu'un tel système a de dangereux, lorsqu'un événement pouvant avoir une répercussion sur les cours des valeurs se produit. Les ventes succèdent aux ventes, sans rencontrer de contre-parties immédiates, et on assiste alors à des baisses dont l'ampleur n'est pas toujours justifiée.

"Quelle différence avec notre Bourse de Paris, si large, si importante, où les agents de change officiels et les coulissiers conservent, sans broncher, les positions de leurs clients jusqu'à la liquidation qui suit, où le nombre des transactions, dans un sens ou dans l'autre, est un obstacle à des fluctuations exagérées !

"Vous m'objecterez que nous avons payé également notre tribut à la baisse et, qu'à la dernière liquidation de quinzaine, les reports ont atteint les taux de huit et neuf pour cent, ce qui ne s'était pas vu depuis trente ans, peut être.

"Mais n'oubliez pas que les capitaux reporteurs sont fournis, en grande majorité, par les institutions de crédit. Or, ces grandes maisons ont, vis-à-vis de leur clientèle, des obligations. La principale d'entre elles est de pouvoir, le cas échéant, faire face à des demandes de retraits.

"Avant la dernière liquidation, les inquiétudes ont été grandes. A ce moment, la guerre était considérée comme "possible". Quel était, en cette occurrence, le devoir des grands établissements financiers ? De conserver leurs disponibilités, ce qu'elles n'ont pu faire qu'en réduisant fortement le chiffre des capitaux mis à la disposition de la Bourse.

"Mais voici que les choses ont pris meilleure tournure, voici que l'opinion prévaut que les négociations franco-allemandes vont avoir une issue prochaine et favorable. Aussitôt, les établissements de crédit ont décidé de mettre à la disposition du marché de Paris, pour la liquidation de fin de mois, tous les capitaux nécessaires.

"Le marché de Berlin n'est pas aussi favorisé. Là bas, les banques n'ont que peu de disponibilités et, comme l'argent étranger a fui l'Allemagne depuis le coup d'Agadir, nos voisins doivent s'attendre à de très grosses difficultés financières pour la fin du mois. Aussi, les établissements de crédit allemands sont-ils en quête de capitaux immédiats, offrant d'ores et déjà, aux banques parisiennes, londoniennes et pétersbourgeoises, des taux d'intérêt de six et sept pour cent l'an.

"Mais ce n'est pas seulement la crise de la Bourse qui inquiète les Allemands. L'état de leur commerce et de leur industrie les préoccupe dans une plus large mesure peut-être.

"C'est, qu'en effet, l'escompte du papier commercial devient de plus en plus difficile de l'autre côté des Vosges, à cause de la pénurie de l'argent. Et cette situation, à laquelle, pour l'instant, je ne vois aucun remède, menace de réduire dans une proportion considérable la production allemande. Il en résultera des chômages forcés, et, par conséquent, une crise ouvrière, dont nul ne peut prévoir les conséquences.

"Puisque j'ai parlé du papier de commerce, laissez-moi vous dire un mot du taux d'escompte.

"Vous n'ignorez pas que chez nous la Banque de France est le régulateur du taux de l'escompte. Il en est de même des grandes banques d'émission étrangères. Depuis longtemps, le taux de l'escompte de la Banque de France n'a pas varié. Il est resté immuablement fixé à 3 0/0.

"Prenons comme exemple l'année dernière et établissons un parallèle entre le taux d'escompte de la Banque de France et ceux des autres grandes banques étrangères :

Paris : 3 0/0, toute l'année 3 0/0.

Berlin : 5 0/0, 4 1/2, 4 0/0, 5 0/0; moyenne, 4.62 0/0.

Vienne : 4 0/0, 5 0/0 ; moyenne 4.50 0/0.

Amsterdam : 3 0/0, 4 0/0, 5 0/0, 4 0/0 ; moyenne 4 0/0.

Bruxelles : 3 1/2, 4 1/2, 3 1/2, 4 1/2, 5 0/0 ; moyenne 4,25 0/0.

Milan : 5 0/0, 5 1/2 ; moyenne 5,25 0/0.

Bâle : 4 0/0, 3 1/2, 3 0/0, 4 0/0, 4 1/2 ; moyenne 3,74 0/0.

"Que montre et que prouve le tableau ci-dessus ? Simplement que le commerce français est celui de tous les commerces d'Europe qui a eu l'argent à meilleur compte l'année dernière.

"Je m'en voudrais d'insister plus longuement sur ce point.

"Cependant, la Banque de France vient de se décider à élever son taux d'escompte de 1/2 0/0 et de le porter à 3 1/2.

"Pouvait-elle agir autrement dans les circonstances actuelles ?

La Banque d'Allemagne a élevé son taux d'escompte, les banques italiennes, la Banque de Suède en ont fait autant, enfin la Banque d'Angleterre, en même temps que la Banque de France, a cru devoir porter le taux de son escompte de 3 0/0 à 4 0/0.

"Mais malgré cette mesure dictée à la Banque de France par l'exemple de l'étranger et par le souci de défendre son encaisse-or, l'argent reste abondant, je dirai même surabondant en France, seulement il se montre un peu moins, ce qui ne saurait surprendre.

"Je terminerai ces quelques explications par une remarque dont notre patriotisme peut se montrer satisfait.

"Lorsque chez nous une crise boursière éclate, on voit aussitôt se produire de magnifiques efforts pour la conjurer. Il n'existe plus alors de dissidences : tous, d'un même élan, d'un même cœur se groupent en vue du salut commun....

"Nous aussi, nous avons eu des krachs, et plusieurs d'entre eux se chiffraient par des milliards....Et cependant la place de Paris est restée debout, plus riche, plus solide que jamais. Et la France est le banquier du monde !"

GEORGES WOLFF.

THEATRES.

TULANE.

La charmante comédie musicale "The Red Rose" continue à attirer chaque soir la foule au Tulane et la gracieuse artiste Zoe Barnett, qui tient le premier rôle, est saluée à chaque représentation par des applaudissements répétés.

Cette jolie pièce sera donnée encore une fois en matinée samedi.

La semaine prochaine la direction du Tulane met à l'affiche une opérette tirée du répertoire français, intitulée "Alma, where do You Live ?" ; livret de Paul Hervé musique de Jean Briquet.

Cette opérette qui a été traduite par M. George V. Hobart, a obtenu un immense succès à New York.

La première représentation en sera donnée dimanche soir.

Le public peut retenir ses places à partir de ce matin au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

Le succès qui a marqué la première représentation de "St. Elmo" se maintient, et c'est devant une salle comble que l'excellente troupe du Crescent joue chaque soir.

Matinée aujourd'hui.

La semaine prochaine l'affiche de ce théâtre portera "School Days", une comédie nouvelle.

La vente des places commencera ce matin à 9 heures.

ORPHEUM.

Toujours beaucoup de monde aux deux représentations données chaque jour à l'Orpheum, et ce succès s'explique par la variété du programme et l'excellence des artistes.

Un programme qui comprendra plusieurs nouveautés, sera inauguré lundi après midi.

COLLISION.

Hier après-midi, vers quatre heures, une collision s'est produite à l'angle des rues Canal et Rempart, entre une charrette conduite par Arthur Jacobs et un car de la ligne Peters. Les dommages ont été insignifiants.

Les Forts de Tripoli essuient le feu de l'escadre italienne.

Les préparatifs militaires de l'Italie pour occuper la Tripolitaine.

Rome, 4 octobre—Le bombardement de Tripoli est officiellement confirmé. Il a été déclaré aujourd'hui au ministère de la marine qu'une dépêche avait été reçue du vice-amiral Faravelli, annonçant que l'escadre italienne avait ouvert le feu contre les principales batteries de Tripoli, mardi après-midi à trois heures trente, et que le bombardement avait duré jusqu'au soleil couchant.

Les batteries turques ont répondu au feu de l'escadre, mais leurs projectiles n'ont atteint aucun navire italien.

Dans sa dépêche l'amiral Faravelli déclare que le bombardement sera rouvert mercredi matin afin de détruire complètement les forts. Les plus grandes précautions ont été prises par les canonniers italiens pour éviter d'endommager les bâtiments de la ville. Le radiogramme envoyé par l'amiral Faravelli était daté du mardi, 3 octobre, à 7.45 heures du soir.

En voici le texte :

A bord du cuirassé "Benedetto Brin" — Un bombardement a été commencé à 3:30 heures cet après midi contre les batteries de Tripoli et a été poursuivi jusqu'à la tombée de la nuit. Les forts ont répondu sans résultat à notre tir. Le bombardement sera repris demain matin et poursuivi jusqu'à la destruction complète des batteries.

"De grandes précautions ont été prises pendant le bombardement pour ne pas causer de dommages dans la ville. Un phare situé sur un des forts a été détruit."

L'Italie est sûre de l'approbation des puissances européennes.

Dans les cercles officiels romains on tourne en ridicule les rapports suivant lesquels il existerait une vive tension entre l'Italie et l'Autriche à la suite du bombardement de Preveza.

On fait remarquer que ces rapports, évidemment très exagérés, ont été lancés par des correspondants peu scrupuleux, désirant égarer l'opinion publique en grossissant un incident dont l'importance est relative.

Le gouvernement italien n'a pas entrepris la conquête de la Tripolitaine sans s'être au préalable entendu avec les puissances de la Triple Alliance, et sans être sûr de l'adhésion de la France et de l'Angleterre, qui sont liées par l'entente de 1901, aux termes de laquelle elles s'engagent à supporter l'Italie, ou tout au moins à rester neutres dans l'affaire de Tripoli.

On donne même à entendre dans les cercles officiels que les négociations avec l'Autriche et l'Allemagne, qui ont précédé l'action présente de l'Italie, ont permis de trouver une base pour le renouvellement de la Triple Alliance, qui doit expirer en 1914.

Aux clauses déjà existantes en sera ajouté une nouvelle concernant la protection de l'Italie et de sa nouvelle colonie nord-africaine.

Le corps expéditionnaire italien.

Les attachés militaires étrangers suivent avec le plus profond intérêt les préparatifs de l'expédition italienne qui sera très prochainement envoyée à Tripoli. L'opinion générale des experts est que ces préparatifs sont conduits de main de maître. Le ministre de la guerre et les officiers du grand état-major sur lesquels en repose la responsabilité ont réussi à mobiliser en quelques jours dans les divers ports du royaume un nombreux contingent d'hommes de toutes armes, muni de tout le matériel nécessaire à une expédition coloniale.

Le premier contingent, fort de environ 20,000 hommes était prêt à s'embarquer à Naples mardi, mais son départ a été retardé par ordre du gouvernement lequel désirait au préalable obtenir l'assurance que les transports italiens ne couraient aucun risque d'être surpris en mer par une escadre turque.

Les nombreux torpilleurs italiens qui croisent incessamment entre Malte et la Sicile et entre cette île et le talon de la péninsule ont signalé mardi la présence de quelques contre-torpilleurs turcs auxquels ils ont donné la chasse. Ces derniers ont réussi à s'éloigner grâce à l'obscurité de la nuit.

Les fonctionnaires du ministère de la guerre font remarquer que les Japonais, quoique ayant préparé leur campagne de longue main, n'avaient débarqué que 17,000 hommes en Corée lors de leur première expédition. Le second corps expéditionnaire japonais ne fut débarqué que vingt jours plus tard et les opérations militaires ne commencèrent que 40 jours après ce débarquement.

L'Italie se propose de débarquer 25,000 hommes en Tripolitaine et de commencer immédiatement les opérations.

Les hommes du métier considèrent que les Italiens ont atteint la perfection sous le rapport de l'armement et de l'équipement de leurs troupes. Cet équipement comprend des approvisionnements de tous genres, des bateaux pour le débarquement, des camps transportables, des hôpitaux de campagne, etc.

Les prisonniers Turcs en Italie.

Le nombre des prisonniers Turcs amenés jusqu'ici en Italie, s'élève à plus de 500. Pour le présent ils sont détenus à Tarente, Agosta, Brindisi, Naples, Leghorn et Gênes, mais ils seront prochainement concentrés dans les grandes casernes de Caserte. Ils seront gardés là comme prisonniers d'honneur, c'est-à-dire qu'ils jouiront d'une grande liberté sous la discipline de leurs propres officiers.

Un excellent traitement leur est assuré et ils ne seront surveillés que par quelques sentinelles.

Détails sur le bombardement de Tripoli.

Londres, 4 octobre—Une dépêche parvenue ici cet après midi donne les détails suivants sur le bombardement de Tripoli :

"Hier après midi à trois heures le vice amiral Faravelli a signalé aux cuirassés "Giuseppe Garibaldi" et "Francesco Petri" de se préparer au bombardement.

"Ces deux navires, ainsi que le cuirassé-amiral "Benedetto Brin" s'avancèrent alors et prirent de nouvelles positions à environ un mille au large de Tripoli. La mer était absolument calme.

"A 3.30 heures le "Garibaldi" tira le premier coup de canon, dirigeant son feu sur le palais du gouverneur. Les obus bien dirigés firent voler la maçonnerie, ouvrant rapidement une brèche dans le mur du palais.

"Les forts Sultane et Amélie, armés de canons de 15 centimètres répondirent au feu des navires italiens, mais le tir des artilleurs turcs, mal dirigé, ne causa aucun dommage à l'escadre.

"Dans l'intervalle les croiseurs "Varese" et "Ferraci" s'étaient avancés jusqu'à la ligne de tir et avaient ouvert le feu contre les forts et le phare.

"Ce dernier, situé sur un môle à une centaine de mètres en avant des batteries ne tarda pas à être détruit.

"A mesure que le feu de l'escadre italienne augmentait celui des batteries turques paraissait devenir de plus en plus faible, nombre de canons ayant été démontés.

"La ville paraissait absolument déserte et l'on n'y distinguait d'autre signe de vie que les pavillons flottant sur les consulats étrangers et les drapeaux turcs sur les forts.

"A la tombée de la nuit le bombardement cessa complètement mais la ville ne tarda pas à se trouver éclairée par plusieurs incendies allumés par les obus.

"A 7 heures ce matin, mercredi, l'escadre italienne, après avoir repris ses positions, a rouvert le feu. Elle a fait pleuvoir pendant deux heures une grêle d'obus sur les forts extérieurs, qui n'ont pas tardé à être en ruines.

"Les Turcs, incapables de tenir plus longtemps, ont transporté leurs canons sur les collines qui dominent la ville et de là ont tenté de répondre à l'artillerie italienne, mais une pluie de shapnels tirés par l'escadre les dispersa rapidement.

"A midi un drapeau blanc ayant été hissé sur un des forts, les Italiens ont immédiatement préparé le débarquement d'un détachement de marins.

"Les navires italiens ont uniquement concentré leur feu sur les batteries turques et sur le palais du gouverneur, et ont pris les plus grandes précautions pour ne pas causer de dommages à la propriété privée. Le phare détruit se trouvait dans la ligne de tir, et il a été nécessaire de le sacrifier pour atteindre les forts."

CHUTE.

En travaillant sur une bâtisse à l'angle des rues Robertson et St Ferdinand, hier après midi vers cinq heures, Frank Russo, un charpentier domicilié rue Hôpital, près Decatur, est accidentellement tombé d'une hauteur de 20 pieds se blessant à la tête. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 3 Commencé le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIERE PARTIE

DE L'AMOUR AU CRIME

I

Suite.

Lorsque le procureur la lui eut donnée, elle la regarda attentivement, puis aussitôt, les larmes aux yeux :

—Mais c'est la bague de ma pauvre maîtresse ! Elle la portait au doigt le jour de sa mort ; et c'est pourquoi, monsieur le pauvre cher homme tenait tant à ce bijou !

—A quoi la reconnaissez-vous ?

—Ah ! monsieur le juge, cette belle pierre bleutée, un saphir comme vous l'appelez, avec ces gros diamants posés à côté, comme pour faire ressortir le bleu du saphir, quand on l'a vue une fois, peut-on l'oublier ?.... Or, moi je l'ai vue, non pas une, non pas dix, mais cent fois peut-être .... Mes maîtres étaient si bons pour moi....

Le procureur de la République triomphait. Cette déposition confirmait tous ses soupçons.

Dès que Baptiste et Catherine se furent retirés :

—Quel est ce mystère ? fit-il d'une voix emphatique. Comment ces lettres brûlantes d'amour, qui dénotent une telle passion, et cette bague qui a appartenu au défunt, peuvent-elles se trouver ensemble dans ce sachet, qu'un inconnu — homme ou femme — a évidemment perdu hier soir ?....

—A moins qu'il ne l'ait volontairement jeté, pour égarer la justice, interrompit M. Maire, qui ne se rendait pas encore.

—Ce serait bien machiavélique.

—J'ai vu plus fort que ça dans ma longue carrière.

—Evidemment. Avouez cependant, mon cher juge, que ce serait bien extraordinaire ? Pour moi, sans savoir encore comment cette bague, qui appartenait à la victime....

—Pardonnez-moi de vous interrompre, monsieur le procureur, mais vous dites : "qui appartenait à la victime". C'est la femme de charge qui l'affirme. Mais est-ce bien certain ? Quoi qu'elle dise, un saphir ressemble beaucoup à un autre saphir. Elle peut donc se tromper. Elle est bien vieille, et je ne jurerais point qu'elle ne radote pas un peu.

—Vous mettez son témoignage en doute ?

—Eh bien, oui, jusqu'à plus ample informé. "Testis unus, testis nullus !"

—Vous avez raison. Mais rien n'est plus facile que de vérifier l'exactitude du fait. Nous allons faire appel au témoignage de M. et madame Dormeuil.

Maurice Dormeuil informé que les magistrats désiraient lui demander un renseignement, vint immédiatement les trouver.

C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, fort, carré d'épaules, beau garçon, avec un front haut et volontaire, de grands yeux noirs volontés, et une longue moustache brune.

Quand M. Bertrandy lui eut montré la bague et lui eut demandé s'il la reconnaissait comme ayant appartenu à la victime, il parut très embarrassé, la prit, la tourna et la retourna en tous sens.

—M. Verdurel possédait beaucoup de bijoux, fit-il après un long silence ; il les collectionnait presque. Je sais que parmi ces bijoux figurent plusieurs bagues, et je crois que l'une d'elles est ornée d'un saphir. Mais, vous savez, je n'ai jamais attaché d'importance aux pierres précieuses, et j'ai toujours regardé d'un œil distrait, lorsque par hasard, — cela est arrivé deux ou trois fois depuis mon mariage,—mon beau-père ouvrait en ma présence la cassette qui les contenait. Je ne puis donc rien affirmer....

Un peu contrarié, le procureur de la République répliqua aussitôt :

—Mme Dormeuil pourra sans doute nous renseigner d'une manière plus explicite ?

—Oh ! certainement.

—Eh bien, je m'excuse encore de l'importuner en un pareil moment, mais la chose est d'une telle importance que je vous serais obligé de la prier de nous accorder quelques instants.

Les magistrats attendirent longtemps, plus de quinze minutes peut-être, l'arrivée de Mme Dormeuil.

Enfin, elle parut accompagnée de son mari.

Elle prit la bague du bout des doigts, la regarda pendant quelques secondes en personne expérte qui a l'habitude et qui sait apprécier un bijou.

Un silence plein d'angoisse s'était fait dans le salon. Tous les assistants dévisageant la jeune femme, attendant ses paroles avec une anxiété non dissimulée.

La fille de la victime était vêtue de noir, le corps enserré dans une sorte de long fourreau de soie qui la faisait paraître très mince et très élancée.

On devinait qu'elle avait beaucoup pleuré, et toute sa personne exprimait une tristesse, une douleur contenues et refoulées avec effort, qui excitaient la pitié et la sympathie.

Son beau visage aux traits fins et délicats paraissait plus pâle entre le col de moire qui lui enserrait le cou et les beaux cheveux noirs qui débordaient, massés sur les tempes en boucles épaisses.

Après quelques secondes d'examen, elle rendit la bague au magistrat :

—Non, monsieur le procureur, cette bague n'a jamais appartenu à mon père.

—Mais la femme de charge affirme le contraire !....

—Elle se trompe certainement.

—Cependant elle reconnaît le saphir et les diamants ?....

—Dans ce cas je crois deviner d'où vient son erreur : mon père possédait une bague ornée d'un saphir entouré de diamants, en grand nombre de diamants, mais beaucoup plus petits que ceux-ci, et la bonne confond sans doute cette bague avec l'autre. — Du reste, vous allez juger vous-même. Le coffret à bijoux est ici, dans ce secrétaire. — Maurice, donnez-moi les clefs, ajouta-t-elle, s'adressant à son mari.

Elle ouvrit le secrétaire, puis le coffret, et en retira une bague qui ne ressemblait pas beaucoup à la première, mais qui cependant portait comme celle-ci un gros saphir.

—La bonne aura confondu, reprit Mme Dormeuil ; c'est cette dernière bague que ma pauvre mère portait au doigt le jour de sa mort.

Le procureur rappela Catherine.

La femme de charge maintint énergiquement sa précédente déclaration.

—Je reconnais très bien cette seconde bague, s'écria-t-elle ; mais cela n'empêche que la première appartient aussi à monsieur. Mon pauvre maître possédait deux saphirs.....

—Mais non, Catherine, vous vous trompez.....

—Je ne me trompe pas, madame, votre père possédait bien deux bagues ornées de saphirs..

—Voyons, Catherine, insista d'une voix douce Mme Dormeuil, je le sais mieux que vous cependant.

Interloquée, troublée par ce raisonnement et par le regard de la fille de ses maîtres, la vieille femme resta pendant quelques secondes comme hébétée.

—C'est pourtant vrai que vous devez le savoir mieux que moi, murmura-t-elle, et cependant...

Le procureur regardait tour à tour les deux femmes, l'esprit tiraillé entre deux pensées contradictoires.

Ce fut le juge d'instruction, au fond très heureux de l'incident, qui mit fin à la scène, en faisant remarquer qu'il allait être midi.

M. Bertrandy se contenta de murmurer entre les dents :

—Enfin, nous verrons. Je vais faire une enquête.

Il se leva, salua et sortit suivi de M. Maire et de Pierre Marty.

Madame Dormeuil s'était déjà discrètement retirée.

Resté seul dans la pièce, Maurice Dormeuil s'approcha de la fenêtre et appuya contre la vitre son front brûlant. Il avait la fièvre, une fièvre si intense qu'il aurait fallu un bain de glace pour la calmer. Il regardait machinalement dans la cour sans voir ce qui s'y passait. Sa pensée n'était pas aux choses présentes.

Et tout à coup il murmura presque à haute voix :

—Moi, j'avais mes raisons. Mais elle, pourquoi a-t-elle menti ?....

II

Trois jours après eurent lieu en grande pompe les funérailles de M. Verdurel. Un char cou-